

## Méthode critique en études sémiotiques : programme pour un laboratoire disciplinaire

Simon Levesque

Numéro 10, 2022

Sémiotique et critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100685ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100685ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Levesque, S. (2022). Méthode critique en études sémiotiques : programme pour un laboratoire disciplinaire. *Cygne noir*, (10), 137–169.  
<https://doi.org/10.7202/1100685ar>

Résumé de l'article

En partant du constat que les études sémiotiques peinent à faire valoir leur pertinence sociale, cet article propose de définir une voie pratique de valorisation : le laboratoire de recherche spécialisé. La question de l'autonomie disciplinaire est abordée d'un point de vue sociologique. Un pont est ensuite jeté entre les sciences naturelles et les sciences humaines et sociales. Le fonctionnement des sciences idéoscopiques et cénoscopiques est ensuite comparé et une solution de continuité entre elles est avancée. Sur cette base, le travail du laboratoire d'études sémiotiques est défini d'après l'exigence critique propre aux sciences cénoscopiques. L'auteur développe un programme méthodologique orienté en fonction d'une tâche unique : la correction des interprétants. Cette tâche unique régissant le travail du laboratoire devrait informer le patron de ses manoeuvres pour l'existence, étant entendu que les interprétants dominants déterminent, parmi la diversité des mondes d'expérience, le sens commun. La pertinence sociale du laboratoire d'études sémiotiques dépend de cette exigence critique.

© Simon Levesque, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## MÉTHODE CRITIQUE EN ÉTUDES SÉMIOTIQUES : PROGRAMME POUR UN LABORATOIRE DISCIPLINAIRE

J'ai la conviction profonde que l'apport le plus important des sciences sociales – l'identification et la délimitation d'un domaine séparé de la réalité socialement construit – est aussi sa pire malédiction. Je partage également avec elles le sentiment que la découverte de solutions permettant de dépasser ce problème constitue l'un des défis majeurs auxquels la pensée critique fait face aujourd'hui.

Eduardo Kohn<sup>1</sup>.

Les luttes à l'intérieur du champ sont des luttes pour être ou rester actuel.

Pierre Bourdieu<sup>2</sup>.

Toutes les séries d'expérimentations connectées entre elles constituent une expérimentation collective unique.

Charles S. Peirce<sup>3</sup>.

Les études sémiotiques peinent à se constituer disciplinairement. Elles sont certes habiles à s'auto-instituer, et ceci constitue à n'en pas douter une de leurs forces, sur laquelle il faut d'ailleurs compter, mais la place que leur accorde l'université est encore moindre que celle qu'y ont gagnée d'autres disciplines historiquement mieux constituées et reconnues. Cette situation s'explique moins du fait que les études sémiotiques manquent de moyens pour la mise en commun des savoirs qui leur sont propres (ceux-ci sont nombreux), mais qu'elles manquent de lieux pour la production et la médiation de ces savoirs *au sens commun*, c'est-à-dire auprès des champs d'activité sociale distincts du leur. Si elles peinent à faire valoir leur pertinence auprès de la société élargie (comme chacune des sciences doit le faire pour assurer son existence), c'est peut-être aussi parce qu'elles éprouvent quelque difficulté à porter leur discours auprès d'un public non initié.

Les savoirs sémiotiques s'exportent-ils, se vulgarisent-ils, se traduisent-ils moins bien que d'autres? Il n'y a pas de raison particulière de le croire. La situation actuelle ne résulterait donc pas d'un défaut de principe, mais serait le fait d'un problème pratique. En conséquence, il apparaît pertinent de chercher des moyens de développer la capacité

des études sémiotiques à s'adresser non seulement aux autres disciplines universitaires (dans l'idée d'obtenir d'abord d'elles une meilleure reconnaissance institutionnelle), mais aussi au public en général. Ces efforts de communication pourraient avoir pour effet de les rendre plus visibles socialement et ainsi de mieux faire connaître leur spécificité épistémique et leur valeur critique. La voie pratique envisagée pour réaliser ce programme est celle du laboratoire de recherche spécialisé. Dans cet article, je me donne pour tâche de définir la fonction et le mode opératoire possibles d'un tel laboratoire<sup>4</sup>.

### 1. Discipline et autonomie

Il faut d'abord prendre acte du manque de reconnaissance sociale des études sémiotiques. Parlez à n'importe qui (une personne lambda) de sociologie et la conversation continuera probablement ; parlez à cette même personne de sémiotique et la conversation s'arrêtera presque assurément. Bien sûr, il y a de minces chances que la conversation se poursuive, mais elle sera presque inévitablement freinée par l'ignorance de votre interlocuteur à l'égard de la sémiotique, à commencer par son ignorance même du terme « sémiotique », sans parler de son objet. La curiosité de cette personne pourrait la porter à vous interroger sur la nature des études sémiotiques, mais la conversation ne pourra continuer que pour autant que vous ayez le désir de lui expliquer ce qu'elles sont. La sociologie, la philosophie, la médecine, la physique ou l'ingénierie ne souffrent pas de ce problème, du moins pas au même degré. Ces dernières disciplines ne sont pas en carence de reconnaissance sociale. Elles existent socialement et, bien entendu, cette existence sociale les amène à devoir constamment justifier leur raison d'être auprès d'un public élargi, et ce, afin d'assurer leur autonomie. Cependant, les études sémiotiques ne jouissent même pas de cette reconnaissance sociale initiale, il n'est donc nullement surprenant qu'elles peinent à faire valoir leur pertinence. Pierre Bourdieu l'a démontré : « l'autonomie n'est pas un donné, mais une conquête historique, qui est toujours à recommencer<sup>5</sup> ». Si jadis, à l'époque structuraliste, la sémiologie a effectivement pu jouir d'une certaine existence sociale (quoique vague), en particulier dans l'espace francophone, il en va tout autrement aujourd'hui. Ses excès de prétention lui ont attiré le haro, l'effet de mode s'est estompé et le retour du balancier a été brutal. Il n'est pas question maintenant de tenter de retrouver une vaine gloire passée ou de vouloir refaire école en réactivant la figure du maître à penser, mais de prendre conscience des mécanismes par lesquels une discipline se consolide et des avantages de la disciplinarité, à commencer par l'autonomie qu'elle assure à la pensée spécifique du champ qu'elle structure.

L'autonomie d'un champ social spécialisé, à l'instar d'une discipline universitaire, est à penser dans son rapport à la société dans son ensemble. « La discipline est un champ relativement stable et délimité, donc relativement facile à identifier : elle a un nom reconnu scolairement et socialement<sup>6</sup> », écrit Bourdieu. Mais pour atteindre cette stabilité et cette reconnaissance extrinsèque, le champ doit d'abord se refermer sur lui-même afin d'instituer en son sein des mécanismes d'autorégulation garantissant sa normativité<sup>7</sup>. C'est à cette seule condition qu'il peut conquérir son autonomie et assurer son avenir – et avec lui l'avenir de ses acteurs, mais surtout de sa pensée propre<sup>8</sup>. La méthode critique préconisée ici ne se veut pas doctrinaire, à la limite est-elle factionnaire : elle vise à fonder une pratique de recherche consentie, mais aussi à déterminer un *habitus* pour les agents rattachés au laboratoire d'études sémiotiques. Ceux-ci doivent être capables de se pencher réflexivement sur leur propre activité (tant individuelle que collective) et être conscients également de l'influence que peut occasionner celle-ci au sein du champ d'études. Cette vision est nourrie par l'analyse bourdieusienne du champ scientifique :

le laboratoire est un microcosme social qui est lui-même situé dans un espace comportant d'autres laboratoires constitutifs d'une discipline (elle-même située dans un espace, lui aussi hiérarchisé, des disciplines) et qui doit une part très importante de ses propriétés à la position qu'il occupe dans cet espace. [...] Les agents, savants isolés, équipes ou laboratoires, créent, par leurs relations, l'espace même qui les détermine, bien qu'il n'existe que par les agents qui s'y trouvent placés et qui, pour parler comme la physique, « déforment l'espace à leur voisinage », lui conférant une certaine structure<sup>9</sup>.

Mon idée n'est pas d'enfermer les études sémiotiques dans un cloisonnement disciplinaire corporatiste rigide, mais de les normaliser par une méthode critique définie, dont il est à souhaiter que les chercheurs se saisissent – bien que la multiplicité des méthodes, approches et perspectives au sein d'un champ d'études constitue une force, et que la liberté de positionnement de chacun par rapport à celles-ci demeure une prérogative inaliénable en régime démocratique et libéral. L'objectif que je poursuis en est néanmoins un de spécialisation, et ce, par l'établissement de principes communs aptes à fonder une pratique de recherche disciplinée au sein du champ des études sémiotiques.

À l'époque moderne, caractérisée suivant Durkheim par une spécialisation accrue de l'activité sociale (y compris du travail intellectuel)<sup>10</sup>, les études sémiotiques ont su tirer profit de leur métissage avec les autres champs du savoir, à tel point qu'on a pu croire que la *suture* constituait leur motif propre<sup>11</sup>. Ce rapport d'arrimage nécessaire, qui mine l'autonomie disciplinaire de la sémiotique et qui a été trop souvent célébré naïvement sous l'étiquette iréniste de l'interdisciplinarité, mérite cependant un examen attentif. Car une discipline, explique Bourdieu, « est définie non seulement par des

propriétés intrinsèques, mais par des propriétés qu'elle doit à sa position dans l'espace (hiérarchisé) des disciplines<sup>12</sup> ». Le positionnement disciplinaire des études sémiotiques a ceci de particulier qu'il est transversal aux autres champs du savoir. Le regard sémiotique est réflexif et critique : ce qui lui appartient en propre – la pensée sur le signe – ne prend forme qu'au contact de propositions dont il se nourrit. Selon Charles Peirce, la sémiotique correspond à la logique ; elle a pour tâche d'analyser logiquement des propositions. Elle repose sur trois branches : (1) une grammaire spéculative, que Peirce appelle aussi *stecheotic* ou *stoicheiology*<sup>13</sup> et de laquelle procède la classification des signes ; (2) la critique, qui étudie la validité des raisonnements ; et (3) la méthodeutique, ou l'étude de la rhétorique spéculative, et incidemment de la méthode scientifique<sup>14</sup>. Que ce soit en se saisissant de propositions issues des sciences humaines et sociales, des études en arts ou des sciences naturelles et techniques, les études sémiotiques peuvent être non plus la science pilote, comme ont voulu l'être la sémiologie saussurienne ou la linguistique structurale dans la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>, mais, en suivant la méthode préconisée ici, elles peuvent constituer, à leur manière – la seule qui leur sied vraiment –, *un point d'évaluation et de contrôle critique*.

## 2. Une solution de continuité

La valeur critique de la recherche, en sciences sociales en particulier, est souvent défendue pour sa capacité à transformer notre rapport au monde<sup>16</sup>. Or, cette capacité n'est pas propre aux sciences sociales, elle est une qualité de la science en général. La loi de la relativité restreinte en astrophysique et la théorie des champs en sociologie ont en commun d'avoir contribué à une transformation historique des sensibilités. L'une a des conséquences principalement cosmologiques, l'autre principalement politiques, mais toutes deux forcent la reconsidération de notre rapport au monde. Pourtant, un ravin a été creusé entre sciences naturelles et sciences sociales, au-dessus duquel des ponts peuvent être construits<sup>17</sup>. Entre les deux domaines, une solution de continuité existe.

La première condition pour que cette solution s'impose est de cesser de concevoir la réalité sociale comme une construction arbitraire, flottante et changeante, qui recouvrirait un état de nature primaire quelconque et inaccessible, une matière grise nouménale sur laquelle serait plaquée une réalité sociale toute relative, comme si la culture était une peinture à numéro recouvrant un fond purement physique ou mathématique éthéré. Contre le dualisme des substances de la voie des idées et le psychologisme métaphysique qui réduit les objets saisis par l'intellect à des constructions sans étendue, un réalisme sémiotique s'impose. Un tel réalisme sémiotique, s'il procède bien

d'une réduction systémique – tout accès au monde ne s'opère jamais qu'à travers les signes –, ne devrait pas déboucher sur une tentation monopolistique. Plutôt, il devrait nous inviter à concevoir dans la diversité des signes et des interprétants qui naissent de ces signes une pluralité de mondes d'expérience. Comme l'écrit Nelson Goodman, « qu'il existe plusieurs versions différentes du monde apparaît difficilement discutable », mais « nous ferions mieux de dire que "le monde" dépend de la correction »<sup>18</sup>. Un des objectifs de cet article est de montrer l'importance de la correction dans la description du monde au sens commun.

Charles Peirce avait une conviction inébranlable : le règne de ce qui existe « en soi » et le règne de ce qui existe « phénoménalement » ou « en apparences » sont « intrinsèquement liés dans les faits, dans l'expérience et dans la cognition à travers l'action des signes d'une telle manière que nous pouvons parvenir à distinguer et connaître l'un en tant qu'il fait partie de l'autre, et à travers lui, par le contrôle critique de l'objectivité qui est au cœur de la science comme de la philosophie, au-delà de leurs divergences d'orientation<sup>19</sup>. » La sémiotique peircienne conçoit les signes comme les véhicules des significations, avec la causalité que cela peut impliquer<sup>20</sup>, et non comme des doublets informationnels ne reflétant qu'une réalité surimposée. Une telle continuité s'inscrit dans la logique moniste et synéchiste de Peirce, qui postule une continuité, un principe universel de causalité, entre la matière et l'esprit. Tous deux répondent du même principe organisateur : la sémiose<sup>21</sup>. Dès lors, il est établi que l'investigation sémiotique porte sur le monde tel qu'il se présente à la cognition, à travers les signes qui le manifestent, qui le rendent palpable et connaissable moyennant leur saisie interprétative. Les signes sont des éléments du monde et nos significations se construisent dans ce monde, à partir des faits. Mais « "fait", comme "signification", est un terme syncatégorématique ; car les faits, après tout, sont manifestement factices<sup>22</sup> », prétend Goodman. Une nuance s'impose : la facticité, ou le caractère partiellement artéfactuel des faits, n'entame en rien la connaissance critique, pratique et vraie que ceux-ci peuvent fonder. La facticité est une donnée du signe, une composante intégrante de celui-ci en tant qu'il est saisi par un interprétant humain – et à cet égard, tout signe compris dans la logique sémiotique de Peirce est assimilable à ce qu'on appelle communément aujourd'hui un « savoir situé », ou du moins devrait-il être ainsi compris : sa tripartition constitutive pave la voie pour une prise en compte réflexive de la position du sujet interprétant<sup>23</sup>. Il ne faut toutefois pas se méprendre : l'artéfactualité du signe humain (celui dont l'humain se saisit cognitivement) n'implique pas pour autant que le signe soit entièrement artificiel et qu'il ne possède aucune composante naturelle.

La doctrine des propositions naturelles de Peirce (discutée brièvement en § 3.2) implique un principe d'émergence, soutenu et exprimé par les signes. Les signes sont

parties prenantes des interactions naturelles et de la causalité. Le flux de détermination de la signification s'opère dans le sens d'une croissance, du présignifiant, c'est-à-dire de la proposition en son état seulement possible, avant qu'elle ne soit interprétée, jusqu'au régime de la loi, c'est-à-dire de l'habitude. C'est précisément parce qu'elle permet de retracer ce cheminement, qui va de la potentialité jusqu'à la régularité reconnue comme telle, que la sémiotique apparaît particulièrement pertinente au moment d'interroger le rôle critique du laboratoire dans la production de savoirs situés. L'investigation sémiotique constitue un mode particulier d'interprétation, qui rend explicite la dimension rétroactive et corrective du geste interprétatif. Il s'agit d'un mode qu'on pourrait qualifier de « métaréflexif » puisqu'il porte sur le fonctionnement de la sémiologie elle-même.

Ces idées peuvent apparaître difficilement recevables en l'absence d'une véritable défense du système de pensée qui les informe. Cependant, l'objectif de cet article n'est pas d'examiner en profondeur ce système de pensée (la sémiotique peircienne), mais de faire valoir sa pertinence au moment d'élaborer le potentiel critique du laboratoire d'études sémiotiques. Les éléments présentés jusqu'ici forment le socle intellectuel sur lequel sont érigées les trois sections à venir, où je développe une méthode critique : faits et propositions ; correction ; médiation. Ces trois volets coïncident avec un mouvement général que je me donne pour tâche de restituer, pour la bonne raison qu'il décrit à mon sens, dans son ensemble, un programme d'action dont le laboratoire d'études sémiotiques peut se saisir pour fonder et régir sa pratique.

### 3. Méthode critique

Dans la prochaine section (§ 3.1), partant du fonctionnement du laboratoire en sciences naturelles, je tente de jeter un pont vers les sciences humaines et sociales. Ce pont passe par une meilleure compréhension de ce que constitue une information, de ce que sont les faits et de la manière dont les propositions rationnelles les véhiculent. Dans la section suivante (§ 3.2), je traverse le pont tendu et je décris en quoi consiste le travail de correction qui ressortit au laboratoire. En particulier, il sera question de correction des interprétants, de vague et de précision. La dimension critique de la pratique sémiolaborantine apparaît alors cruciale. Enfin, la troisième et dernière section (§ 3.3) est consacrée à la médiation, que je décris comme une étape essentielle au travail propositionnel du laboratoire. Je propose de concevoir les travaux du laboratoire d'études sémiotiques comme des manœuvres pour l'existence, car il ne lui suffit pas de corriger les propositions dont il se saisit, encore faut-il qu'il œuvre à porter celles-ci dans l'espace public : le sens commun en dépend.

### 3.1 Faits et propositions

Un laboratoire de sciences naturelles a pour rôle de produire, à partir de procédés expérimentaux, des faits et, ce faisant, de corriger des savoirs établis. Ces savoirs nouveaux ou corrigés ont pour vocation de s'imposer comme les propositions décrivant le plus justement le monde ou une version du monde<sup>24</sup>. Le critère déterminant quelle est la description la plus juste est la valeur explicative supérieure de la proposition. La proposition la plus juste sur des faits du monde donnés est celle qui parvient à expliquer ces faits avec le plus de conviction, en rapport avec un système référentiel établi, que chaque nouvelle proposition a le potentiel d'affecter et de transformer<sup>25</sup>. La conviction se mesure habituellement à l'adhésion la plus grande à la proposition par la communauté la mieux renseignée sur la question, qui reconnaît sa « crédibilité différentielle »<sup>26</sup>, étant entendu que cette communauté s'est placée au service de la vérité scientifique et qu'elle adhère aux règles éthiques de cette pratique<sup>27</sup> :

Le fait est conquis, construit, constaté dans et par la communication dialectique entre les sujets, c'est-à-dire à travers le processus de vérification, de production collective de la vérité, dans et par la négociation, la transaction et aussi l'homologation, ratification par le consensus explicitement exprimé [...] L'idée vraie [...] est] une force de conviction qui s'impose à l'adversaire concurrent qui essaie de la réfuter et qui est obligé de rendre les armes. Les adversaires collaborent au travail de vérification par le travail qu'ils font pour critiquer, corriger, réfuter<sup>28</sup>.

Cette série d'affirmations décrivant les sciences normatives repose sur l'idée que les faits du monde sont connaissables. Ainsi convient-il d'abord d'établir de quelle manière les faits nous sont accessibles et ce que leur saisie implique pour la formation des propositions.

Un fait exprime une information sur le monde. Cette première définition oblige à fournir une définition de l'information. Celle de Gregory Bateson est assez connue : une information est *une différence qui fait une différence*. Pour Terrence Deacon, qui s'appuie sur Bateson pour développer sa propre définition, « la capacité référentielle du véhicule informationnel », c'est-à-dire la compétence d'un signe à véhiculer une référence, « dépend du travail physique qui a, ou pourrait avoir, altéré l'état d'un milieu ou d'un médium susceptible d'une modification extrinsèque »<sup>29</sup>. Pour Deacon, l'information se mesure à la capacité d'un signe à exprimer une différence étrangère au signe lui-même. Quelques exemples permettent d'éclairer cette idée :



Considérons, par exemple, une coquille dans un manuscrit. Elle peut être vue comme une information référentielle de peu d'importance qui ne reflète rien d'autre qu'un écart par rapport à la contrainte nécessaire qu'impose une langue afin de bien conduire un message intenté, mais elle constitue aussi une information sur la compétence du sténographe, une information qui peut être utile à un éventuel employeur. Ou bien, imaginons-nous un technicien devant diagnostiquer la nature d'un problème de carte vidéo en observant la manière dont l'image qu'elle produit est distordue. Ce qui est un signal et ce qui est du bruit n'est pas intrinsèque au médium-signe, parce que la détermination ne peut s'effectuer qu'au regard de la référence. Mais dans les deux cas, la déviation par rapport à un état prédit ou attendu est prise comme le résultat d'une cause qui n'aurait pas pu être observée autrement. De manière similaire, un signe qui ne montrerait pas d'effet d'une influence extrinsèque – par exemple, un système antiviol détectant le mouvement – peut tout aussi bien offrir de l'information sur un événement possible (une entrée par effraction) qui n'est *pas* arrivé. On peut encore penser à la note de remerciement jamais envoyée ou au retour d'impôt envoyé en retard. Dans ces cas-là, même l'absence de communication est une communication qui peut véhiculer un sens et avoir des conséquences néfastes<sup>30</sup>.

Une information est susceptible d'être exprimée du moment qu'un milieu ou un médium (ou un signe pour faire court) a le *potentiel* de véhiculer la marque d'une influence extrinsèque (une causalité). Deacon propose de considérer aussi des cas où un milieu qui *n'a pas été affecté extrinsèquement* a tout de même le potentiel de fournir de l'information. Lorsqu'on considère ces cas attentivement, il apparaît que l'information n'est pas une donnée qui s'exprime seule, comme si le signe la fournissait à l'entendement sans qu'aucun effort interprétatif ne soit requis. L'information doit être extraite d'un milieu, médium ou signe et la manière de procéder pour extraire cette information est de comparer, d'une part, un état prédit ou attendu et, d'autre part, un état observé ou obtenu. Cette méthode correspond peu ou prou au protocole expérimental. Puisque l'information n'est pas donnée, mais extraite, c'est-à-dire qu'elle découle toujours d'un processus inférentiel, il est entendu que les faits sont *produits*, comme la défense produit la preuve au tribunal.

Isabelle Stengers fournit elle aussi une définition de ce que sont les faits. Selon elle, « leur première définition n'est pas d'être observables, mais de constituer des *productions actives d'observabilité*<sup>31</sup> ». Stengers ajoute que « la science normale [...] explique moins ce qui lui préexiste qu'elle ne crée ce qu'elle explique<sup>32</sup> ». Autrement dit, la science invente les conditions dont elle a besoin pour fonder une explication conforme au paradigme qui balise largement son programme de recherche. Les faits n'ont donc pas pour qualité première d'être observables, mais de produire des conditions d'observabilité. La science n'a pas tellement pour tâche de traduire les phénomènes du monde que de fournir une interprétation intelligible, cohérente et explicative de leur action. Pour ce faire, il est nécessaire de produire d'abord un milieu qui permette d'observer des

différences d'état. Autrement dit, la science s'occupe surtout de construire le cadre, le milieu, le médium ou le dispositif requis afin que s'expriment en lui ou à travers lui des différences qui, autrement, ne seraient pas observables. Stengers appelle cela *faire parler le dispositif*.

Pour mieux faire comprendre ce qu'elle entend par là, Stengers fournit un exemple paradigmatique : l'invention du plan incliné par Galilée. Comme on le sait, Galilée a dû se battre contre les autorités en place à son époque, et contre le Collège romain en particulier, pour faire valoir la validité de ses théories. Le scandale galiléen venait surtout du fait que Galilée faisait valoir des faits en se basant sur des expériences plutôt que sur l'autorité des thèses établies, celle d'Aristote en particulier, sur laquelle l'Église s'appuyait pour défendre le géocentrisme. Stengers explique que c'est en 1608 qu'on retrouve pour la première fois dans les notes de travail de Galilée un schéma faisant état d'une expérience réalisée permettant de décrire la chute des corps. Le schéma montre des boules roulant sur un plan incliné posé sur une table et, sur le feuillet, figurent des indications nettes sur les distances parcourues par les boules et la hauteur du plan par rapport au sol, de sorte que l'expérience puisse être reproduite. C'est cette expérience qui a permis à Galilée de fonder sa théorie sur le mouvement, l'inertie et la résistance des corps dans l'espace. Pour Stengers,

ce schéma représente un *dispositif* expérimental au sens moderne du terme, un dispositif dont Galilée est *l'auteur*, au sens fort du terme, puisqu'il s'agit d'un montage artificiel, prémédité, producteur de « faits de l'art », d'artefacts au sens positif. Et la singularité de ce dispositif est [...] qu'il *permet à son auteur de se retirer*, de laisser le mouvement *témoigner* à sa place. C'est le mouvement, mis en scène par le dispositif, qui fera taire les autres auteurs, qui voudraient le comprendre autrement. Le dispositif joue donc sur un double registre : il « fait parler » le phénomène pour « faire taire » les rivaux<sup>33</sup>.

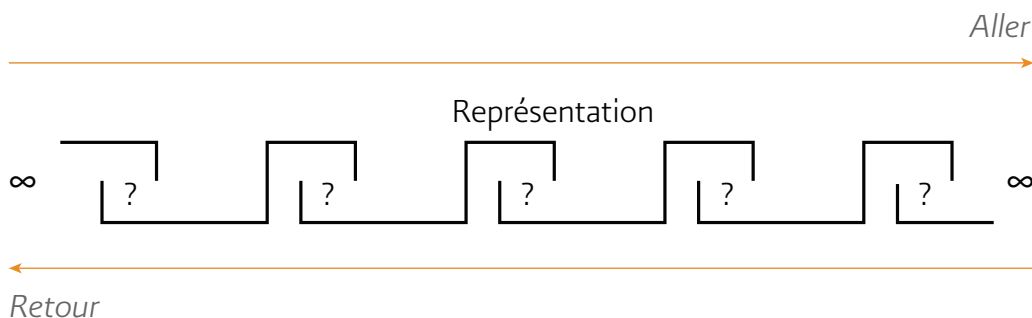
Ce double registre d'action amène Stengers à concevoir les propositions scientifiques comme possédant une *valeur strictement négative* : « un énoncé [une proposition] a conquis [...] les moyens de démontrer *qu'il n'est pas* une simple fiction, relative aux intentions et aux convictions de son auteur. Mais il ne se différencie de la fiction par rien d'autre que par son pouvoir de faire taire ses rivaux. L'énoncé expérimental est donc *muet* quant à sa portée positive<sup>34</sup> ». Une proposition rationnelle, comme l'information, n'a de valeur que négative : sa valeur se confirme par l'évidence qu'elle traduit au moyen des faits rendus perceptibles à travers le médium-signe affecté différenciellement.

À partir de cet exemple, on est invité à considérer le laboratoire de sciences naturelles comme un lieu d'invention de dispositifs. Il est le lieu où s'inventent des dispositifs, et ces dispositifs, lorsqu'on les met à l'épreuve, c'est-à-dire lorsqu'on les fait fonctionner

(lorsque le protocole est réalisé), débouchent sur des observations factuelles qui sont des descriptions de faits indexés à un protocole expérimental. Autrement dit, les dispositifs expérimentaux sont des machines à produire des propositions. Mais alors, comment les dispositifs sont-ils constitués? Il s'agit de déterminer des critères permettant de discriminer des états de fait distincts au sein d'un médium. Le dispositif expérimental doit ainsi inclure des paramètres systémiques à l'intérieur desquels la sémiologie réalisera des états successifs observables, non pas en eux-mêmes, mais telle que cette action aura agi sur la matière, sur le milieu, sur les véhicules signifiants, en laissant des traces, en provoquant des changements d'état, en modifiant le milieu lui-même, voire en ne causant aucune trace là où des traces étaient attendues.

J'ai dit avec Deacon que l'information n'était pas une donnée positive, mais une donnée négative de l'expérience. Cependant, toute proposition rationnelle traduisant des faits possède d'emblée une valeur positive en ce qu'elle ne représente pas une fin en elle-même, mais qu'elle ouvre sur un « programme de recherche », c'est-à-dire qu'elle s'adresse à d'autres auteurs auxquels elle propose de « vivre ensemble » sur un mode nouveau<sup>35</sup>. Les propositions rationnelles dont la valeur explicative apparaît supérieure servent de socle pour le développement de communautés de pensée. Si elles sont largement adoptées, c'est qu'elles font autorité. La question du pouvoir émerge ici de manière inéluctable<sup>36</sup>, mais l'autorité en question est une autorité collective ; il appartient à la communauté dans son ensemble de juger de la valeur, de la pertinence ou de la cohérence des propositions rationnelles qui forment le socle de ses lois et de ses habitudes interprétatives.

Pour Stengers, « l'autonomie, pas plus que l'objectivité ou la pureté, ne constitue un attribut de la pratique scientifique<sup>37</sup> ». L'autorité des propositions rationnelles n'est pas une donnée nécessaire à leur validité, au contraire : le dispositif expérimental a pour vocation d'être mis en partage et de « parler » à la place de son auteur. Ce faisant, il indexe les faits observés aux conditions nécessaires à leur observation. C'est cette imbrication de la preuve au dispositif qui confère aux faits leur objectivité. En effet, ceux-ci ne sont intelligibles et rationnellement valables que pour autant qu'ils demeurent attachés à la chaîne sémiotique garantissant leur causalité. Le rôle de la proposition rationnelle est de traduire cette chaîne, ou une partie de cette chaîne, afin de communiquer une information critique, soit une information présentant un potentiel de transformation pratique.



**Figure 1. La chaîne médiatrice et la conception « déambulatoire » de la référence, d'après**

**Bruno Latour.** Le rôle du laborantin, à travers son activité propositionnelle, est d'ouvrir et de maintenir ouvertes les voies d'accès au savoir (et au monde), dans la mesure où une connaissance rationnelle n'est fondée que pour autant qu'elle s'accompagne de son protocole, qui permet de retracer les chaînes signifiantes au moyen desquels des versions du monde sont construites, depuis les prémisses de l'expérience jusqu'à la formulation des propositions conclusives. C'est ce que décrit Latour lorsqu'il dit de la référence qu'elle est une qualité de la chaîne (signifiante) dans son ensemble. Pour qu'une proposition puisse être dite rationnelle, elle doit être convoyée par une chaîne signifiante irréductiblement réversible, c'est-à-dire qu'on doit pouvoir en remonter le cours ; on doit pouvoir parcourir à rebours cette chaîne et se pencher analytiquement sur chacun des nœuds de médiation qui participent de la proposition rationnelle qui les condense. Si la chaîne est coupée, la vérité qu'elle transporte est compromise : « La vérité y circule [au long de la chaîne] comme l'électricité le long d'un fil aussi longtemps qu'il n'est pas sectionné<sup>38</sup>. »

Dans son ouvrage *The Possibility of Naturalism*, Roy Bhaskar se demande dans quelle mesure la société peut être étudiée de la même manière que l'est la nature. Il y développe toute une série d'arguments pour défendre sa vision épistémologique, qu'il qualifie de naturaliste : « Le *naturalisme* peut être défini comme la thèse selon laquelle il existe (ou peut exister) une unité de méthode essentielle entre les sciences naturelles et les sciences sociales<sup>39</sup>. » Toutefois, cette unité envisagée par l'auteur connaît des limitations importantes, car pour mesurer la réussite d'une expérience scientifique, il faut être en mesure de distinguer ce qui résulte des manipulations anthropiques ou de la variabilité environnementale de ce qui prend place à l'intérieur du dispositif expérimental. Le laboratoire de sciences naturelles a très précisément pour fonction de garantir qu'une telle distinction puisse être effectuée. En revanche, l'expérience de terrain ou toute expérimentation en système ouvert ne présente pas une telle facilité. Voici les critères que Bhaskar identifie comme imposant des limitations à l'étude empirique des faits sociaux :

1. La récursivité des structures sociales en tant que produits de la société étant sujettes à des transformations, comme n'importe quel autre produit de la société, rend les

- modèles d'activité sociale seulement relativement persistants par rapport aux phénomènes qu'ils peuvent expliquer ;
2. La possibilité que prennent place des changements de nature endogène (en vertu de tendances autosubversives de la structure sociale considérée) ou des changements de nature exogène menace la validité des modèles dans la durée ;
  3. La transitivité des processus sociaux et les particularismes spatiotemporels et géohistoriques des sociétés rendent difficile l'établissement de modèles pouvant prétendre à la scientificité<sup>40</sup>.

Ces limitations étant importantes, plutôt que de parler d'unité de méthode entre les sciences naturelles et sociales, il vaut sans doute mieux envisager une *continuité* de méthode entre elles. Car, comme l'a suggéré Stengers,

la pratique des sciences théorico-expérimentales passe par l'invention-événement des moyens de faire témoigner un phénomène, et cette invention implique toujours une mise en variation systématique : c'est lorsqu'il est recréé au laboratoire comme une *fonction* obéissant à des *variables* qu'un phénomène devient capable de désigner son représentant légitime. Une telle mise en variation est absente lorsqu'il s'agit des pratiques des sciences de terrain, où chaque situation peut désigner ses variables pertinentes, ici et maintenant, sans donner pour autant au scientifique le pouvoir de dominer la variété des cas<sup>41</sup>.

Cette différence avancée par Stengers l'amène à concevoir « l'épreuve » des sciences sociales comme découlant justement de la variété des cas, des terrains, des formes sociales, des mondes pluriels qu'elles sont amenées à comparer dans un processus inférentiel constant et complexe, devant garantir et la prise en compte de la position du chercheur et la position relative, parcellaire ou typique, du terrain ou de l'échantillon considérés. La mise à l'épreuve est alors moins expérimentale que métaréflexive en ce qu'elle ne se rapporte pas (ou pas strictement) à l'élaboration d'un dispositif permettant de faire de nouvelles observations factuelles, mais à l'élaboration ou à la mise à jour, corrigée et ajustée, d'un modèle interprétatif adapté aux situations examinées.

Ce faisant, Stengers s'en tient à reconduire la différence paradigmatique établie entre sciences naturelles et sciences sociales. Je ne nie évidemment pas qu'une telle différence existe. Toutefois, les deux domaines d'investigation (pour le dire rapidement : nature et culture) sont loin d'être imperméables l'un par rapport à l'autre, *a fortiori* du point de vue des études sémiotiques<sup>42</sup>. C'est à leur rapprochement qu'a travaillé Peirce, et c'est dans le même sens que travaillent certains de ses héritiers aujourd'hui disséminés au sein de diverses disciplines – Eduardo Kohn en anthropologie par exemple, cité en exergue de cet article. Peirce a cherché à développer une méthode d'investigation du

monde qui s'impose (fonctionne) par-delà la division usitée entre sciences naturelles et sociales. Pour lui,

la philosophie se doit d'imiter les méthodes des sciences qui connaissent du succès en se fondant uniquement sur des prémisses tangibles pouvant faire l'objet d'un examen attentif, et en se fiant à la multiplicité et à la variété de ses arguments plutôt qu'au caractère décisif d'un seul. Son raisonnement ne devrait pas former une chaîne qui n'est pas plus forte que son maillon le plus faible, mais un câble dont les fibres peuvent être extrêmement fines, pourvu qu'elles soient suffisamment nombreuses et intimement liées<sup>43</sup>.

Autrement dit, comme la science, la philosophie doit travailler à produire des propositions rationnelles dont la valeur explicative a le potentiel de forcer la transformation des croyances<sup>44</sup> et, suivant, la disposition à l'action<sup>45</sup>. La critique en dépend, dans la mesure où la valeur critique d'une proposition, dans une perspective pragmatiste, se mesure à son résultat effectif. La proposition critique trouve donc sa fin dans la correction d'un interprétant (habitude, loi, disposition, connaissance établie) et sa pratique intellectuelle doit être envisagée comme telle.

### 3.2 Correction

Jusqu'ici, j'ai proposé de concevoir le travail du laboratoire d'après le canevas des sciences naturelles. Il est assez évident que cette manière de voir ne s'applique que partiellement au laboratoire d'études sémiotiques, car celui-ci ne ressortit pas en propre aux sciences naturelles, mais s'inscrit plutôt dans le domaine des sciences humaines et sociales, de la philosophie théorique ou appliquée ou, pour reprendre le terme de Peirce, dans le domaine des sciences cénoscopiques, soit celui des « études qui ne reposent pas sur des observations nouvelles ou spéciales<sup>46</sup> », contrairement aux sciences idéoscopiques, qui requièrent la mise en place de dispositifs expérimentaux en vue de la production des faits (suivant la méthode présentée en § 3.1). Fait notable, selon Peirce, « rien en cénoscopie ne devrait être abordé sans un regard critique<sup>47</sup> ». Tant d'après Peirce que d'après Thomas Sebeok, la sémiotique constitue une science métathéorique<sup>48</sup>. Bien qu'elle ne produise pas de nouveaux faits, elle peut suggérer de nouvelles manières d'organiser les propositions produites par les sciences idéoscopiques et, ce faisant, elle peut contribuer à rapprocher des savoirs spécifiques disparates à l'intérieur d'un même modèle capable de jeter sur eux une lumière nouvelle. Ainsi, les résultats obtenus par les méthodes cénoscopiques peuvent avoir des répercussions différées sur les sciences idéoscopiques puisqu'un changement dans la modélisation peut entraîner un change-

ment dans les pratiques. C'est notamment ainsi qu'une solution de continuité existe entre les sciences naturelles et les sciences sociales<sup>49</sup>.

Parce que la sémiotique est une science principalement métathéorique ou métaréflexive, le cœur de son activité ressortit à la correction. Mais je précise tout de suite que cette correction porte sur un terme particulier du signe, à savoir l'interprétant. Ainsi, je propose de définir l'activité principale, sinon unique, du laboratoire d'études sémiotiques comme relevant de *la correction des interprétants*.

La correction des interprétants passe par deux opérations : la validation et la précision. Se saisissant de propositions issues du domaine des études sémiotiques ou de propositions allogènes (issues d'autres domaines de connaissance), les sémiolaborantins se donnent pour tâche de procéder à l'examen de celles-ci afin de juger dans un premier temps de leur valeur. La valeur d'une proposition dépend de sa transparence, autrement dit de sa capacité à donner accès à la traçabilité des chaînes de référence dont elle est l'aboutissement synthétique (voir fig. 1). Un premier travail concerne donc la reconstitution de ces chaînes signifiantes. Cette première étape, qui constitue déjà tout un pan de recherche active, doit s'effectuer avec une double idée en tête. D'abord, celle de déceler des erreurs ou des maillons faibles au fil de la chaîne ; ensuite, celle de mettre au jour un interprétant nouveau, plus général, capable de prolonger cette chaîne. Ces deux visées correspondent respectivement à la validation et à la précision, dont je parlerai maintenant.

La validation d'une chaîne signifiante s'effectue par l'examen des règles de l'inférence (qui est le moteur logique de la sémiologie) de manière à vérifier que la logique (dans ses trois modes : abductif, inductif et déductif) est respectée là où elle est convoquée. D'un maillon à l'autre, des traductions s'opèrent, dont il faut observer les conséquences<sup>50</sup>. Comme l'écrit André De Tienne,

le but de la sémiotique est de retrouver, au niveau le plus fondamental, les racines inanalysables de tout processus de représentation, de signification, d'objectification, d'interprétation ou de communication, de sorte à établir, avec une assurance raisonnable, le continuum unificateur que ces processus supposent et entraînent – un continuum qui est le signe qu'un processus d'investigation a bel et bien atteint son objet et qu'il est parvenu à lui insuffler un sens commun<sup>51</sup>.

Il s'agit aussi de vérifier un certain nombre de paramètres entrant dans la construction des propositions examinées, par exemple la validité de l'échantillon sélectionné ou des données recueillies (et la manière dont elles ont été recueillies). Il s'agit en somme de remonter la chaîne ou les chaînes médiatrices pour restituer les diverses modalités de transport de la signification, mais aussi de travailler à la conciliation des différentes ver-

sions du monde qui sont mises en jeu par le raisonnement propositionnel. Cette tâche s'effectue généralement en sélectionnant des bases de rapprochement axiologiques permettant de sonder la variété des mondes conciliés ou opposés par les propositions examinées : vérité, utilité, cohérence, voire beauté<sup>52</sup>. Sauf si la forme des raisonnements examinés l'autorise, par exemple dans le cas de propositions aléthiques, le travail de validation doit être compris moins comme une opération aboutissant à un résultat binaire (valide/invalidé ; retenue/rejetée) que comme un exercice de lecture critique aboutissant à une évaluation graduée et nuancée, régie par différents pôles axiologiques, de sorte que la valeur des propositions soit déterminée non pas une fois pour toutes et universellement, mais de façon relative et différentielle, c'est-à-dire en tenant compte des contextes de production et de réception des propositions, de même que des usages potentiels et réels, intellectuels et pratiques, de celles-ci<sup>53</sup>.

*Une proposition rationnelle est toujours en soi un interprétant* (potentiel ou actuel), qu'il s'agisse d'un énoncé ou d'un modèle, d'un schème de pensée, d'un programme d'action ou d'une catégorisation quelconque. Les interprétants entrent dans la détermination des habitudes interprétatives, des lois, des dispositions à l'action, des connaissances établies. Alors, en quoi consiste la correction des interprétants? Puisque jamais du sens ne sera retiré du monde, il s'agit d'y en rajouter : une nouvelle proposition rationnelle doit être formulée de manière à pouvoir s'inscrire dans la continuité d'une chaîne signifiante donnée et ainsi se rattacher aux faits sur lesquels elle entend s'exprimer. Mais alors, quelles valeurs ou quel principe doivent régir l'élaboration de telles propositions rationnelles correctives? La réponse est relativement simple : c'est la précision qui doit régir le travail de reformulation propositionnel. En fonction de cette régie, les sémiolaborantins s'engagent dans un processus de *précision* (virtuellement infini), qui doit les mener à la reformulation synthétique des propositions rationnelles mises en examen. Cette précision doit s'effectuer sans trahir l'interprétant général de la proposition en question et en vue d'avancer une nouvelle proposition capable de mieux affecter le public visé – car une proposition qui ne connaît pas de réception n'existe pas (voir § 3.3).

Cette idée de précision, à mettre en rapport avec le vague, me vient du grand écologiste Arne Næss, dont l'ouvrage *Interpretation and preciseness* est paru en 1953<sup>54</sup>. Le mot « précis » en français désigne une qualité. Une chose précise est entièrement déterminée et ne laisse conséquemment pas de place à l'incertitude. « *Preciseness* » et « *vagueness* » sont des substantifs anglais qui désignent le fait d'être précis ou vague. Il n'existe pas de terme en français pour désigner le processus par lequel une chose, un terme ou un signe, gagne en précision. On peut bien sûr dire que cette chose « se précise », et la forme pronominale du verbe est certes utile, mais il n'existe pas de subs-



tantif pour désigner le processus lui-même. Ainsi le terme « précision » me semble-t-il devoir être forgé. Le vague appelle la précision ; il demande à être précisé.

En 1993, Næss s'explique sur la pertinence stratégique du vague :

Si quelque chose est vague et ouvert à plusieurs interprétations et précisions, cela suscite la discussion. Et c'est là le meilleur espoir qu'on puisse entretenir pour une philosophie honnête dans le monde aujourd'hui. Elle peut être très connue et avoir une influence. Du côté de l'existentialisme, Zapffe n'est pas très connu parce qu'il est *trop précis*. Ses idées sont très troublantes, dures et pleines d'humour, *mais elles sont claires*. Mais Sartre lui est si vague que beaucoup de gens veulent parler de lui... [...] Être plus précis ne crée pas nécessairement quelque chose qui est plus inspirant<sup>55</sup>.

Pour Peirce, « le vague » caractérise nombre d'objets aux contours flous et communément mobilisés. L'irréductibilité du vague doit ainsi être reconnue<sup>56</sup>. Peirce ne voit d'ailleurs aucun inconvénient à travailler cette matière absconse, car elle ne découle pas d'« un défaut de notre connaissance ou de notre pensée<sup>57</sup> », mais de l'indétermination naturelle de nos croyances et de nos habitudes. Et comme l'écrit Claudine Tiercelin, « si un terme est trop précis, il ne permet plus de poser des questions intéressantes, bref de faire progresser l'information<sup>58</sup> ». Le concept de précision de Næss répond d'une logique d'affinement des signes qui, tirant parti du vague, fait de la généralité une notion incontournable.

J'ai dit que la réponse à la question « quelles valeurs ou quel principe doivent régir l'élaboration des propositions rationnelles correctives? » était relativement simple. Elle n'est que *relativement* simple, en effet, car elle porte aussi en elle un paradoxe apparent : celui d'un rapport conflictuel, voire antinomique, entre généralité et précision. J'ai d'abord dit que le but de l'examen critique des propositions était d'atteindre un interprétant plus *général*. Mais ce faisant, une *précision* s'opère-t-elle? Oui, paradoxalement, le mouvement de précision visé, s'il est régi par une exigence d'explication, tend forcément vers la généralité<sup>59</sup>.

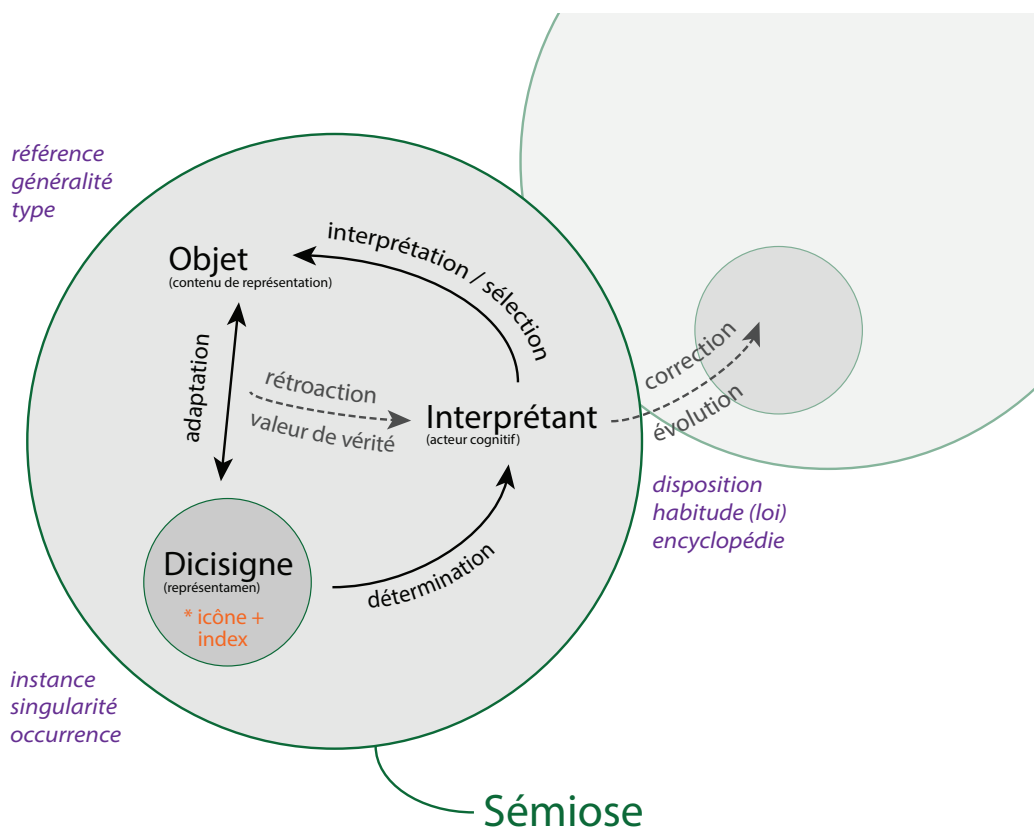
Pour mieux comprendre cette idée, une différence peut être posée entre l'*objectivement général* et l'*objectivement vague*. Le premier se dit d'une proposition générique, qui peut être vraie ou fausse d'un nombre indéfini de cas, tandis que le second se dit d'une proposition qui ne peut être ni vraie ni fausse puisqu'elle réfère à une chose (un fait, un événement, un objet) qui n'est pas encore déterminée<sup>60</sup>. Or, suggère Peirce, « le vague tend toujours à devenir déterminé, simplement parce que son imprécision [*its vagueness*] ne le détermine pas à être vague (comme la limite d'une série infinie)<sup>61</sup> ». Cependant, n'importe quelle conception d'objet (ou interprétant) « n'est jamais si déterminée qu'elle ne puisse faire l'objet d'une détermination supplémentaire<sup>62</sup> ». Dans l'analyse du vague et de ses déterminations possibles, la maxime pragmatique

fait de chaque proposition un espace d'expérimentation<sup>63</sup>. Le travail du sémiolaborantin s'exerce entre ces deux pôles : depuis le vague vers le plus général, depuis l'indéterminé vers le déterminé, depuis l'indescriptible vers l'explication ; la série de gestes qui est menée correspond à la précision.

Comme le suggère poétiquement Mikhaïl Bakhtine dans ses remarques sur l'épistémologie des sciences humaines (mais cela vaut aussi bien pour toute recherche interprétative menée dans un paradigme de compréhension du monde, et non d'identité absolue), « le sens ainsi compris (dans le contexte inachevé) n'est ni paisible ni confortable (on ne saurait s'y reposer et mourir)<sup>64</sup> ». Autrement dit, la précision ne vise aucunement à faire « aboutir » la sémiose propositionnelle – ce qui serait impossible de toute manière<sup>65</sup> – en imposant un interprétant définitif, un terme final ; un interprétant n'est jamais, en puissance, que la base d'un nouveau signe, qui déterminera à son tour un nouvel interprétant<sup>66</sup>. Au contraire : mettre en circulation de nouveaux interprétants, cela revient à assurer la continuité de la dynamique sémiotique. La précision participe d'un mouvement naturel du sens, dans lequel le sémiolaborantin trouve sa place en tant qu'agent facilitateur : il trace pour la sémiose une voie de conduction balisée par la critique.

\*

Une autre manière d'appréhender ce double mouvement de précision-généralisation par lequel s'incarne la correction des interprétants passe par l'étude de la doctrine des propositions naturelles de Peirce<sup>67</sup>. En effet, celle-ci suggère que la dynamique sémiotique correspond ni plus ni moins à ce mouvement correctif qui, partant de l'appréhension des faits du monde tels que la phénoménalité, ou éventuellement l'instrumentalité technique, nous y donne accès – ces faits demeurant totalement indépendants de l'interprétation qu'on en a<sup>68</sup> –, engendre, consciemment ou inconsciemment, une adéquation adaptative de nos interprétants. Suivant la logique intégrative de Peirce, la même dynamique correctrice a lieu lorsque des signes de nature plus complexe (symboles, représentations, arguments) sont concernés. *La sémiose implique un principe d'autocorrection*<sup>69</sup>.



**Figure 2. Le dicisigne (ou proposition) et sa sémiose.** Tout signe appréhendé dans l'expérience possède nécessairement un caractère indexical. Tout phénomène avec lequel un esprit peut se trouver en contiguïté, tout phénomène par rapport auquel cet esprit expérimente ce que Putnam appelle un « événement introductif »<sup>70</sup>, c'est-à-dire une description nécessairement minimalement causale, cet esprit en aura une certaine connaissance non strictement corrélative, mais aussi causalement déterminée. Dans *Basis of Pragmaticism* (1905), Peirce écrit que toute proposition, ou dicisigne, est un composé de deux signes, l'un fonctionnant significativement, l'autre dénotativement<sup>71</sup>. C'est ce qui fonde sa valeur causale. Le composant signifiance est la fonction ou partie iconique du dicisigne ; le composant dénotant est la fonction ou partie indexicale du dicisigne. Puisque le dicisigne est toujours un composé, il possède une structure qui lui est propre : une *syntaxe naturelle*. Celle-ci correspond à l'adjonction de (a) un indice, ou index, des éléments constitutifs du fait représenté ; à (b) le sujet du prédicat, qui est la représentation des faits auquel l'indice est lié. « Ni un icône pur ni un indice pur ne peut asserter quoi que ce soit [à lui seul]. [...] Il est donc clair que l'étincelle vitale de toute proposition, l'élément proprement propositionnel de la proposition, est une proposition indexicale, un *indice impliquant un icône*<sup>72</sup> », écrit Peirce. C'est ainsi que le dicisigne est réellement indexicalement connecté aux faits portés par la proposition<sup>73</sup>. Alors s'éclaire l'autre base sur laquelle repose notre solution de continuité entre les sciences naturelles et sociales : l'indexicalité<sup>74</sup>. Chaque signe véhiculant une information (c'est-à-dire chaque proposition, ou dicisigne) implique un fait contenu à même sa syntaxe<sup>75</sup>. Le monde n'est pas partagé entre des faits d'un côté et des représentations de l'autre : les uns et les autres sont médiés par des signes qui les conjoignent et les suturent à un même continuum sémiotique.

Dans *Manières de faire des mondes*, Nelson Goodman écrit : « La construction du monde commence avec une version et finit avec une autre<sup>76</sup>. » Entre les deux versions, au moment de passer de l'une à l'autre, qu'est-il survenu? Une correction. Goodman précise : *une correction d'ajustement*, car

la vérité des énoncés et la correction des descriptions [... est] avant tout une affaire d'ajustement : ajustement à ce à quoi on réfère d'une manière ou d'une autre, ou à d'autres rendus, ou à des modes ou manières d'organiser [...] Les différences entre ajuster une version à un monde, un monde à une version, une version à une autre ou à d'autres versions, s'effacent quand on reconnaît le rôle des versions dans la production des mondes. On voit alors que connaître et comprendre s'étendent au-delà de l'acquisition de croyances vraies et vont jusqu'à découvrir et inventer des ajustements de toutes sortes<sup>77</sup>.

Étant entendu que les signes sont les véhicules à partir desquels les différentes versions du monde sont composées et que ces mêmes signes servent aussi à décrire diversement le monde, selon des cadres d'expérience pluriels<sup>78</sup>, alors la difficulté pour le laboratoire consiste à produire une description qui soit aussi une *explication* du monde, de sorte que différentes versions se raccordent.

### 3.3 Médiation

J'ai dit à quelques reprises que pour remplir sa visée critique, une proposition rationnelle devait affecter le sens commun. Ce devoir communicationnel appelle un dernier développement sur la médiation. De façon générale, on peut dire que l'activité médiatrice fait exister des faits par l'entremise de propositions puisque les faits n'ont d'existence que sémiotiquement médiés. Ce faisant, la médiation fait exister le monde, ou une version du monde, en ce qu'elle contribue à sa formation de même qu'à sa reconnaissance individuelle, communautaire et publique. Plus une version du monde gagne en reconnaissance, plus elle relève du sens commun.

La communication de propositions rationnelles dans un champ d'activité social spécifique (par exemple un domaine scientifique précis) ou dans l'espace public élargi est un geste qui s'inscrit dans une logique de défense et de comparution prenant place dans un espace social caractérisé comme bruyant et agonistique<sup>79</sup>. Il est bruyant parce que rempli de bruit : dans la théorie de l'information, le bruit est ce qui brouille un signal, ce qui nuit à sa réception claire<sup>80</sup>. Il est agonistique parce qu'il est politisé<sup>81</sup> : l'intérêt de chacun y travaille à modeler le monde à sa faveur. Les signes y sont sémantisés et

contraints par le sens commun, à travers le pouvoir qu'exercent les autorités et les forces politiques en place<sup>82</sup>. L'objectivité sémiotique<sup>83</sup> n'exclut pas de telles inflexions, oppositions ou rapports de force. Au contraire, la logique de l'interprétant peircien appelle un tel jeu de regards et de positions. Cependant, la correction, caractérisée comme un mécanisme d'évaluation et de précision des propositions rationnelles (voir § 3.2), doit stabiliser ce jeu en vue de garantir les bases du raisonnement critique à la source des propositions portées auprès de la communauté et du public par le laboratoire. Bien qu'elle s'exerce suivant une visée critique correctrice, la précision est aussi régie par le pôle de la réception, ce qui implique qu'elle doit s'effectuer en gardant à l'esprit le public auprès duquel les propositions rationnelles seront portées. Ceci parce qu'une proposition rationnelle, pour réaliser sa visée critique, doit avant tout être *communicable*, c'est-à-dire capable d'affecter le public. L'identité imparfaite de nos croyances et de nos mondes d'expérience, néanmoins reconnus comme suffisamment similaires à quelque égard, a la force de créer un vague perfectible pouvant servir de socle à l'action commune. La perfectibilité appelle une précision dont la généralité peut s'incarner dans un corps collectif.

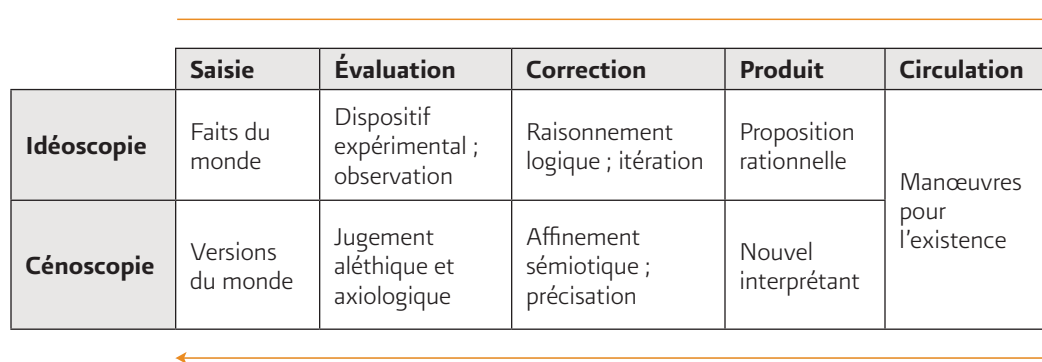
J'ai dit que la communication de propositions rationnelles s'inscrivait dans une logique de défense et de comparution au sein de l'espace social. Cela s'explique du fait que les propositions rationnelles cherchent à combler une indétermination cruciale et répondent d'un besoin collectif proprement sémiotique : le désir d'une production de sens cohésive. Ainsi que l'écrit Arthur Guichoux en parlant du politique, « [l']institution symbolique du social procède à une mise en sens, en scène et en forme qui met les hommes à l'épreuve de l'incertitude, de la division et du conflit qui en découle<sup>84</sup> ». Sans que les propositions rationnelles ne constituent à strictement parler des propositions politiques (bien qu'elles le soient aussi), elles sont des propositions existentielles dans la mesure où elles contribuent à la formation du monde au sens commun. Différentes versions du monde peuvent être cooccurrentes, mais leur incompatibilité les amène aussi parfois à entrer en concurrence. La supériorité d'une version du monde sur une autre sera fonction des propositions rationnelles la supportant, moyennant la visibilité sociale de celles-ci, à raison du travail de médiation effectué.

Faits et propositions		Correction	Médiation
Colligation des signes	Chaînage sémiotique	Précision propositionnelle	Défense et comparution

**Figure 3. Schéma simplifié des étapes successives du travail en laboratoire.** Colliger des signes ne suffit pas à rendre communicable l'information que ceux-ci véhiculent. La proposition rationnelle exprime une vérité sur le monde, ce que le signe seul ne fait pas. Une proposition valable est transparente du point de vue de sa traçabilité sémiotique. Pour assurer cette transparence, il est nécessaire de chaîner les signes au dispositif expérimental ou au monde d'expérience qui fournit aux signes les conditions de possibilité de leur expression. Ce travail de contextualisation constitue déjà une première forme de correction, la seconde relevant du travail de précision propositionnelle. La précision participe aussi de la médiation puisqu'elle vectorise une version du monde sous la forme d'une proposition rationnelle communicable. Une fois la précision atteinte (bien que la précision ne connaisse virtuellement pas de fin), la proposition rationnelle doit encore être portée auprès du public afin de gagner en visibilité (sa rationalité et sa précision seules ne suffisent pas à lui garantir une existence sociale). Les laborantins sont responsables de défendre les propositions qu'ils mettent en circulation, et ce, dans une logique de comparution auprès de leurs pairs et contemporains. Comparaitre, c'est *paraître devant*. Dernière précision : c'est la proposition qui comparaît et non le laborantin. L'autorité d'une proposition rationnelle dépend de la valeur critique de celle-ci, soit sa capacité à substituer à un interprétant établi un nouvel interprétant corrigé.

Dans ce travail de médiation, une règle fait loi : la traçabilité des chaînes signifiantes est garante de l'objectivité sémiotique des propositions rationnelles. La *valeur rationnelle* supérieure d'une proposition repose sur trois facteurs déterminants : (1) l'objectivité sémiotique de la proposition, c'est-à-dire sa capacité à prendre en charge et les faits du monde et les moyens de leur production ; (2) la précision de la proposition, qui est le fruit d'un travail de précision ou d'affinement sémiotique correctif ; (3) la valeur explicative de la proposition, ou sa capacité à concilier des mondes d'expérience de façon intégrative. La *valeur critique* supérieure d'une proposition repose quant à elle sur sa capacité de correction des interprétants. Il est facile de croire qu'un esprit rationnel sera naturellement disposé à être affecté par des propositions dont la valeur rationnelle est supérieure. Pour qu'une proposition rationnelle soit dite critique, elle doit affecter un esprit (n'importe quel agent social) au point d'imposer en lui une substitution d'interprétants : là où une croyance était fixée par un interprétant donné, un interprétant nouveau s'installe, qui régira dorénavant le jugement et la croyance. L'interprétant nouveau installé impliquera un ou des changements d'importance variable dans la constitution du ou des mondes d'expérience affectés.

À la lumière de la description qui en est donnée, le travail de médiation du laboratoire peut aussi être caractérisé plus généralement comme une série de *manœuvres pour l'existence*<sup>85</sup>. Il s'agit, en effet, de manœuvrer de manière à faire circuler les propositions rationnelles afin qu'elles affectent au mieux le public. Ce n'est qu'à cette condition qu'elles pourront corriger le sens commun, par l'entremise d'une substitution d'interprétants. Puisque l'interprétant d'un signe correspond à l'ensemble de « tous les faits connus relativement à son objet<sup>86</sup> », alors la correction d'un interprétant donné a pour effet de modifier cet ensemble. Dans un monde qualifié de sémiotiquement objectif (entièrement constitué d'objets sémiotiques), un interprétant corrigé, s'il a des répercussions d'ensemble importantes, peut donner lieu à une nouvelle version du monde. Si cette correction se généralise (si le plus grand nombre en est affecté), alors l'existence du monde au sens commun en sera affectée : une même correction affectant des mondes d'expérience démultipliés entraîne nécessairement une correction du monde au sens commun.



**Figure 4. Schéma de la production sociale des propositions rationnelles.** La production est dite « sociale » parce que dans la formulation des propositions, on doit toujours garder en tête le destinataire. Le pôle de la réception fait partie intégrante du processus de production, et ce, dès l'origine. En effet, la proposition doit intégrer les modalités de sa réception afin de trouver son public. Cette idée découle des thèses de Karl Marx : « La production est médiatrice de la consommation », certes, « mais la consommation est aussi médiatrice de la production en procurant aux produits le sujet pour lequel ils sont des produits<sup>87</sup> ». Ainsi la flèche régressive, sous le tableau, vise à indiquer la dimension téléologique du travail d'élaboration des propositions rationnelles. Chacune des étapes successives (de gauche à droite) est concaténée et intégrative, de sorte qu'il faille en tenir compte dès l'origine. Les faits ou les versions du monde seront toujours saisis au regard des manœuvres qui les font exister socialement. Inversement, pour rendre les propositions maximale-ment communicables, les manœuvres pour l'existence s'adapteront aux faits et aux mondes d'expérience qui leur permettent d'exister sémiotiquement ; elles engloberont aussi l'évaluation et la correction (les deux sont dialectiquement liés par l'exigence de précision). Ainsi, la médiation ne se limite pas à la seule mise en circulation des propositions rationnelles produites par le laboratoire ; elle impose sa marque dès l'origine pour régir la totalité des opérations de traduction des faits et des versions du monde en propositions rationnelles.

Les propositions rationnelles sont dites sémiotiquement objectives parce qu'elles sont transparentes eu égard aux diverses traductions qu'elles opèrent entre faits et mondes, ou versions du monde telles que leurs descriptions valables les traduisent. Elles sont aussi dites critiques dans la mesure où l'explication qu'elles portent suscite une transformation d'ordre pratique : un changement d'habitude interprétative constitue la finalité usitée des propositions rationnelles. C'est ainsi qu'elles peuvent remplir leur rôle correcteur, lequel s'avère crucial pour l'existence même du laboratoire. En effet, c'est en vertu de la capacité correctrice des propositions rationnelles qu'il produit que le laboratoire d'études sémiotiques peut endosser le rôle critique qui lui échoit. Ce n'est qu'à cette seule condition qu'il peut s'affirmer « en tant qu'instrument de diagnostic, de création et de résistance<sup>88</sup> ». Il est à souhaiter que son rôle soit ainsi compris.

\*

Dans cet article, j'ai tâché de montrer quels pouvaient être le programme et le rôle d'un laboratoire en études sémiotiques. Partant de la prémisse que les études sémiotiques peinent aujourd'hui à faire valoir leur pertinence auprès de la société – ce qui constitue pourtant une condition d'existence inéluctable pour toute science institutionnelle –, j'ai suggéré qu'un tel laboratoire de recherche pouvait être le lieu d'une pratique spécialisée permettant aux études sémiotiques d'accroître la reconnaissance générale à leur endroit et, par le fait même, leur autonomie disciplinaire. Cette reconnaissance passe par la détermination du rôle dévolu aux études sémiotiques par l'entremise de son activité laborantine. J'ai défendu l'idée selon laquelle celle-ci devait être entièrement orientée vers la correction des interprétants. Cette tâche critique doit informer en tout point le programme de recherche du laboratoire, ou ce qu'on pourrait aussi appeler *le patron de ses manœuvres*. Ultimement, l'existence des études sémiotiques au sens commun en dépend.

Au terme de cet article, on pourrait me reprocher de ne pas avoir fourni d'exemple, de ne pas avoir développé de cas d'étude, ni de m'être appuyé sur aucune illustration concrète afin de montrer la méthode préconisée en actes. Mais l'article est déjà long et sa nature programmatique assumée me semble pallier l'absence d'application pratique. J'ai voulu définir et justifier les paramètres méthodologiques selon lesquels le laboratoire d'études sémiotiques peut correctement fonctionner. Les réalisations de ce laboratoire pourront venir dans un temps ultérieur ; elles pourront faire l'objet d'articles dédiés à en rendre compte, et ce seront autant de médiations visant à faire exister des propositions rationnelles – et le laboratoire et la sémiotique par le fait même – issues du travail



de correction des interprétants qui caractérise la méthode critique défendue ici. Sur la nature théorique de cet article, je peux encore citer Peirce, qui déplorait que la pratique précède trop souvent la théorie, bien qu'il reconnût qu'il ne pouvait pas vraiment en aller autrement dans les faits : « Malheureusement, la pratique précède généralement la théorie, et le destin habituel de l'humanité est de faire les choses n'importe comment d'abord, et de ne trouver qu'ensuite comment cela aurait pu être réalisé beaucoup plus facilement et parfaitement<sup>89</sup>. » Puis-je vraiment prétendre que le modèle critique mis de l'avant ici pour le laboratoire est purement théorique et qu'il ne découle aucunement de mon expérience antérieure? Certes non, mais j'ai cru bon de faire abstraction de ses origines balbutiantes pour me concentrer sur son avenir possible.

### Bibliographie

- ATKINS, Albert, « Peirce on the Index and the Indexical Reference », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 41, no 1, 2005, p. 161-188.
- ATKINS, Richard Kenneth, « Peirce on facts, propositions, and the index », *Semiotica*, no 228, 2019, p. 17-28. DOI : 10.1515/sem-2018-0082.
- BAKHTINE, Mikhaïl, « Remarques sur l'épistémologie des sciences humaines » (1974), *Esthétique de la création verbale*, trad. du russe par A. Aucouturier, Paris, Gallimard, 1984, p. 420-436.
- BARNES, Barry, « On authority and its relationship to power », *The Sociological Review*, vol. 32, no 51, 1984, p. 180-195. DOI : 10.1111/j.1467-954X.1984.tb00112.x.
- BHASKAR, Roy, *The Possibility of Naturalism. A Philosophical Critique of the Contemporary Human Sciences*, 3<sup>e</sup> éd., Londres/New York, Routledge, 1998 [1979].
- BLOOR, David, « Anti-Latour », *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 30, no 1, 1999, p. 81-112. DOI : 10.1016/S0039-3681(98)00038-7.
- BOURDIEU, Pierre, *Science de la science et réflexivité. Cours au Collège de France 2000-2001*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2001.
- BRIOSCHI, Maria Regina, « The Dismissal of 'Substance' and 'Being' in Peirce's Regenerated Logic », *Logic and Logical Philosophy*, vol. 32, no 2, 2023, p. 217-242. DOI : 10.12775/LLP.2022.026.
- CHAUVIRÉ, Christiane, « Logique et grammaire pure. Propositions, sujets et prédicats chez Peirce », *Histoire, Épistémologie, Langage*, vol. 16, no 1, 1994, p. 137-175. DOI : 10.3406/hel.1994.2389.

- , *Peirce et la signification. Introduction à la logique du vague*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.
- CHIASSON, Phyllis, « Peirce's Logic of Vagueness » (2001), dans M. Bergman & J. Queiroz (dir.), *The Commens Encyclopedia: The Digital Encyclopedia of Peirce Studies*, nouv. éd., 2014. URL : <http://www.digitalpeirce.fee.unicamp.br/peichi.htm>.
- COPFERMANN, Émile, *Vers un théâtre différent*, Paris, Maspero, 1976.
- DE TIENNE, André, « Why Semiotics? A Question Requiring a Fundamental Answer for Peirce's Sake », *The American Journal of Semiotics*, vol. 31, no 3-4, p. 167-181. DOI : 10.5840/ajs201512141.
- DEACON, Terrence, « What is missing from theories of information », dans P. Davies & N. H. Gregersen (dir.), *Information and the Nature of Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 186-216. DOI : 10.1017/CBO9781107589056.011.
- DEELY, John, « Thomas A. Sebeok and semiotics of the 21st century », dans P. Copley et al. (dir.), *Semiotics Continues to Astonish: Thomas A. Sebeok and the Doctrine of Signs*, Berlin, De Gruyter, 2011, p. 123-160. DOI : 10.1515/9783110254389.123.
- , *Four Ages of Understanding. The First Postmodern Survey of Philosophy from Ancient Times to the Turn of the Twenty-First Century*, Toronto, Toronto University Press, 2001.
- , *Purely Objective Reality*, Berlin/New York, Mouton De Gruyter, 2009.
- DOSSE, François, *Histoire du structuralisme*, 2 tomes, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales », 2012 [1991-1992].
- DURKHEIM, Émile, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013 [1893].
- FABIANI, Jean-Louis, « À quoi sert la notion de discipline? », dans J. Boutier et al. (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline?*, Paris, EHESS, coll. « Enquête », 2006, p. 11-34.
- FISCH, Max, « General Introduction », *Classic American Philosophers: Peirce, James, Royce, Santayana, Dewey and Whitehead*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1951, p. 19-39.
- GARNAR, Andrew, « Power, Action, Signs: Between Peirce and Foucault », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 42, no 3, 2006, p. 347-366.
- GAUTIER, Claude & Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *De la défense des savoirs critiques*, Paris, La Découverte, 2022.
- GINGRAS, Yves, « L'institutionnalisation de la recherche en milieu universitaire et ses effets », *Sociologie et sociétés*, vol. 23, no 1, 1991, p. 41-54. DOI : 10.7202/001297ar.

- , « Following Scientists Through Society? Yes, but at Arm's Length! », dans J. Z. Buchwald (dir.), *Scientific Practice: Theories and Stories of Doing Physics*, Chicago, Chicago University Press, 1995, p. 123-148.
- GOODMAN, Nelson, *Manières de faire des mondes*, trad. de l'anglais (États-Unis) par M.-D. Popelard, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1992 [1978].
- GUICHOUX, Arthur, « L'indétermination démocratique de Claude Lefort : aperçu d'une réception contrastée », *Revue du MAUSS permanente*, 15 juin 2017, non paginé. URL : <http://www.journaldumauss.net/?L-indetermination-democratique-de>.
- HARAWAY, Donna, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, no 3, 1988, p. 575-599. DOI : 10.2307/3178066.
- HILPINEN, Risto, « On Peirce's Philosophical Logic: Propositions and Their Objects », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 28, no 3, 1992, p. 467-488.
- KOHN, Eduardo, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humaine*, trad. de l'anglais (États-Unis) par G. Delaplace, préface de P. Descola, Paris, Zones sensibles, 2017 [2013].
- LATOURET, Bruno & Steve WOOLGAR, *Laboratory Life: The Construction of Scientific Facts*, 2<sup>e</sup> éd., Princeton, Princeton University Press, 1986 [1979].
- LATOURET, Bruno, *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, trad. de l'anglais par D. Gille, Paris, La Découverte, 2007 [1999].
- LÉON, Jacqueline, « La linguistique, science pilote? », dans C. Charle & L. Jeanpierre (dir.), *La vie intellectuelle en France, 3 : Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 2016, p. 228-232.
- LEVESQUE, Simon, « Abduction as Regulation: An Input from Epigenetics », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 55, no 2, 2019, p. 119-137. DOI : 10.2979/trancharpeirsoc.55.2.02.
- MARX, Karl, *Introduction à la critique de l'économie politique*, trad. de l'allemand par M. Husson & G. Badia, Paris, Éd. Sociales, 1972 [1859].
- MOUFFE, Chantal, *Agonistique. Penser politiquement le monde*, trad. de l'anglais par D. Beaulieu, Paris, Beaux-arts de Paris éditions, 2014.
- NÆSS, Arne, *Interpretation and Preciseness: A Contribution to the Theory of Communication*, texte établi par A. Drengson & A. Næss, *The Selected Works of Arne Naess*, vol. 1, Dordrecht, Springer, 2005 [1953].
- PARRET, Herman, *Sutures sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2006.
- PEIRCE, Charles S., « Introductory Lecture on the Study of Logic », *The Johns Hopkins University Circulars*, vol. 2, no 19, novembre 1882, p. 11-12.

- , *Essential Peirce, Volume 2 (1893–1913)*, Bloomington, Indiana University Press, 1998. [EP II]
- , *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, éd. électronique de J. Deely, 1994. [CP]
- PUTNAM, Hilary, « Explanation and Reference » (1973), *Philosophical Papers, Vol. II: Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 196-214.
- ROTHENBERG, David, *Is it Painful to Think? Conversations with Arne Naess*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993.
- STENGERS, Isabelle, *L'invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion, coll. « Champs sciences », 1995 [1993].
- STJERNFELT, Fredrik, *Natural Propositions. The Actuality of Peirce's Doctrine of Dicisigns*, Boston, Docent Press, 2014.
- , « Dicisigns. Peirce's semiotic doctrine of propositions », *Synthese*, vol. 192, no 4, 2015, p. 1019-1054. DOI : 10.1007/s11229-014-0406-5.
- ŠVANTNER, Martin « Agency as Semiotic Fabrication: A Comparative Study of Latour's ANT », *The American Journal of Semiotics*, vol. 37, no 3-4, 2021, p. 289-315. DOI : 10.5840/ajs202231579.
- THIBAUD, Pierre, « Between Saying and Doing: Peirce's Propositional Space », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 33, no 2, 1997, p. 270-327.
- TIERCELIN, Claudine, *C. S. Peirce et le pragmatisme*, Paris, Collège de France, 2013. DOI : 10.4000/books.cdf.1985.
- VITIELLO, Audric, « La démocratie agonistique : entre ordre symbolique et désordre politique », *Revue du MAUSS*, no 38, p. 213-234.

## Notes

- 1 E. KOHN, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, trad. de l'anglais (États-Unis) par G. Delaplace, Paris, Zones sensibles, 2017 [2013], p. 27.
- 2 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité. Cours au Collège de France 2000-2001*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2001, p. 127.
- 3 C. S. PEIRCE, *The Collected Papers*, éd. électronique de J. Deely, 1994, § 5.424, trad. libre. Désormais CP.
- 4 Par laboratoire, je n'entends pas une simple structure administrative dont l'existence est principalement justifiée par des raisons économiques ou gestionnaires, dictées par les modalités de financement de la recherche, mais un cadre d'activité pratique contraignant, régi par un programme et une méthode définis – une régie qu'en adoptant le vocabulaire de Peirce on peut qualifier d'*interprétant*, car elle a la force d'induire une habitude ou une règle d'action efficace. Dans l'esprit de Peirce, que je souhaite ranimer, le laboratoire de recherche est constitué par « une totalité d'actes réels exerçant des effets réciproques l'un sur l'autre et préoccupés par des fins étroitement analogues ». Peirce, cité dans M. FISCH, « General Introduction », *Classic American Philosophers*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1951, p. 32.
- 5 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 96.
- 6 *Ibid.*, p. 128.
- 7 « La fermeture sur soi du champ autonome constitue le principe historique de la genèse de la raison et de l'exercice de sa normativité. » *Ibid.*, p. 108.
- 8 « L'institutionnalisation de la recherche est [...] le résultat des actions [...] de chercheurs qui veulent se donner les conditions nécessaires à la poursuite de leurs activités. » Y. GINGRAS, « L'institutionnalisation de la recherche en milieu universitaire et ses effets », *Sociologie et sociétés*, vol. 23, no 1, 1991, p. 46.
- 9 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 68-69.
- 10 É. DURKHEIM, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013 [1893]. « Parler de discipline, c'est désigner l'activité scientifique comme une forme particulière de la division du travail dans le monde social. » J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline? », dans J. Boutier *et al.* (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline?*, Paris, EHESS, coll. « Enquête », 2006, p. 11.
- 11 Cf. H. PARRET, *Sutures sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2006.
- 12 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 131.
- 13 D'après le grec ancien στοιχεῖα : « éléments » ou « principes ».
- 14 CP 4.9. Ailleurs, Peirce reprend cette classification : « Bien qu'elle repose sur l'usage des signes, la logique [ou sémiotique] peut être conçue comme la science des lois générales des signes. Elle a trois branches : 1, la Grammaire Spéculative, ou la théorie générale de la nature et des significations des signes, qu'ils soient des icônes, des indices ou des symboles ; 2, la Critique, qui classe des arguments et détermine la validité et le degré de force de chaque sorte ; 3, la Méthodeutique, qui étudie les méthodes qui doivent être poursuivies dans l'investigation, dans l'exposition et dans l'application de la vérité. Chaque division dépend de celle qui la précède. » CP 1.191, trad. libre.
- 15 J. LÉON, « La linguistique, science pilote? », dans C. Charle & L. Jeanpierre (dir.), *La vie intellectuelle en France, 3 : Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 2016, p. 228-232. Sur l'histoire du structuralisme en France, sa montée en puissance et sa chute, voir F. DOSSE, *Histoire du structuralisme*, 2 tomes, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales », 2012 [1991-1992].
- 16 Cf. C. GAUTIER & M. ZANCARINI-FOURNEL, *De la défense des savoirs critiques*, Paris, La Découverte, 2022, p. 7.

- 17 Ne serait-ce que de cordes et soumis aux vents ; ces ponts ne seraient alors empruntés que par quelques aventuriers dont la fougue exploratoire est plus grande que la crainte que les cordages ne cèdent.
- 18 N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, trad. de l'anglais (États-Unis) par M.-D. Popelard, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1992 [1978], p. 19.
- 19 J. DEELY, *Four Ages of Understanding*, Toronto, Toronto University Press, 2001, p. 613-614, trad. libre.
- 20 Un signe propositionnel comprend toujours un indice de sa référence et, en tant que tel, il élicite un interprétant. Cf. *infra* fig. 2 pour un approfondissement de cette détermination et la correction qu'elle implique nécessairement.
- 21 « En particulier, le synéchiste n'admettra pas que les phénomènes physiques et psychologiques sont entièrement distincts – qu'ils appartiennent à différentes catégories de substance ou qu'ils forment deux faces complètement séparées d'une même médaille –, mais il soutiendra que tous les phénomènes sont du même caractère, bien que certains soient plus mentaux et spontanés, et d'autres plus matériels et réguliers. » C. S. PEIRCE, *Essential Peirce, Volume 2 (1893-1913)*, Bloomington, Indiana University Press, 1998, p. 2, trad. libre. Désormais *EP II*.
- 22 N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, *op. cit.*, p. 134.
- 23 Cf. D. HARAWAY, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, no 3, 1988, p. 575-599.
- 24 Avec Peirce, je décris la proposition comme « une chose qui peut être répétée maintes et maintes fois, traduite dans une autre langue, incorporée dans un graphe logique ou une formule algébrique, et néanmoins toujours être la même et unique proposition ». La proposition n'est pas assimilable à une occurrence particulière ; elle est « un type, une généralité, qui n'existe pas en soi mais qui gouverne les existants et à laquelle les individus [*the individuals*] se conforment » (CP 8.313, trad. libre) Précisons : « Tout ce qui existe est individuel puisque l'existence (pas la réalité) et l'individualité sont essentiellement la même chose » (CP 3.163, trad. libre). Il serait donc erroné de réduire la proposition à une forme linguistique puisqu'elle a été pensée par Peirce comme une partie intégrante de son « algèbre universelle de la logique » (CP 8.337). Comme l'a bien compris Christiane Chauviré, « Peirce cherche à dissocier l'analyse logique de l'analyse grammaticale » (C. CHAUVIRÉ, « Logique et grammaire pure. Propositions, sujets et prédicats chez Peirce », *Histoire, Épistémologie, Langage*, vol. 16, no 1, 1994, p. 162). Sur la distinction entre assertion et proposition chez Peirce, voir R. HILPINEN, « On Peirce's Philosophical Logic: Propositions and Their Objects », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 28, no 3, 1992, p. 467-488. La définition la plus aboutie de la proposition peircienne, qui est aussi la plus générale (et la moins compréhensible prise indépendamment du système théorique qui la motive), est la suivante : « Une proposition est un signe qui, séparément ou indépendamment, indique son objet. » C. S. PEIRCE, « New Elements (Καβα στοιχεία) » (1904), *EP II*, p. 307, trad. libre.
- 25 « Tout le système de classification est impliqué et, avant longtemps, celui-ci peut changer. » D. BLOOR, « Anti-Latour », *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 30, no 1, 1999, p. 94, trad. libre.
- 26 *Ibid.*, p. 101.
- 27 « La connaissance scientifique répond de la nature et de la raison, pas de la société. » En même temps, « toute connaissance dépend toujours de la société », car « la société est le véhicule nécessaire au maintien d'un rapport cognitif cohérent avec le monde, en particulier du genre de rapport que nous tenons pour acquis dans notre science ». (*Ibid.*, p. 82 et 110, trad. libre.) Sur « l'éthique de la communication » dans le champ scientifique, voir Y. GINGRAS, « Following Scientists Through Society? Yes, but at Arm's Length! », dans J. Z. Buchwald (dir.), *Scientific Practice: Theories and Stories of Doing Physics*, Chicago, Chicago University Press, 1995, p. 138-147.
- 28 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 143-144.

- 29 T. DEACON, « What is missing from theories of information », dans P. Davies & N. H. Gregersen (dir.), *Information and the Nature of Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 206.
- 30 *Idem*.
- 31 I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion, coll. « Champs sciences », 1995, p. 61.
- 32 *Ibid.*, p. 62.
- 33 *Ibid.*, p. 98.
- 34 *Ibid.*, p. 103.
- 35 *Ibid.*, p. 107.
- 36 Barry Barnes a proposé une distinction pertinente entre autorité et pouvoir sur la base de la discrétion dans l'agentivité. La conduite rationnelle répond de l'autorité de la science ; sa discrétion se limite à la critique. Cf. B. BARNES, « On authority and its relationship to power », *The Sociological Review*, vol. 32, no 51, 1984, p. 180-195.
- 37 I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, *op. cit.*, p. 120.
- 38 B. LATOUR, *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, trad. de l'anglais par D. Gille, Paris, La Découverte, 2007 [1999], p. 74 ; schéma même page.
- 39 R. BHASKAR, *The Possibility of Naturalism. A Philosophical Critique of the Contemporary Human Sciences*, 3<sup>e</sup> éd., Londres/New York, Routledge, 1998, p. 2, trad. libre.
- 40 *Ibid.*, p. 175.
- 41 I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, *op. cit.*, p. 164.
- 42 Sur la notion de *fabrication sémiotique* englobant les pôles nature et culture au prisme de l'agentivité, voir M. ŠVANTNER, « Agency as Semiotic Fabrication: A Comparative Study of Latour's ANT », *The American Journal of Semiotics*, vol. 37, no 3-4, 2021, p. 289-315.
- 43 CP 5.265-3, trad. libre.
- 44 « La croyance n'est pas un mode momentané de la conscience ; c'est une habitude de l'esprit qui perdure dans le temps et qui est surtout (au moins) inconsciente ; et comme d'autres habitudes, la croyance est parfaitement autosatisfaite jusqu'à ce qu'elle rencontre quelque surprise qui amorce sa dissolution ». Peirce définit la croyance comme « un état de calme et de satisfaction que l'on ne souhaite pas éviter et qui n'appelle pas de changement en vue de croire autrement ou à autre chose ». *EP II*, p. 336-337 et 456, trad. libre.
- 45 L'inclination à « agir d'une certaine façon dans des circonstances et sous l'influence d'un mobile donnés est une habitude ; et une habitude délibérée ou autocontrôlée est précisément une croyance ». CP 5.480, trad. libre.
- 46 CP 8.342, trad. libre.
- 47 C. S. PEIRCE, « The Basis of Pragmatism in the Normative Sciences » (1906), *EP II*, p. 373, trad. libre.
- 48 Cf. J. DEELY, « Thomas A. Sebeok and semiotics of the 21st century », dans P. Cogley *et al.* (dir.), *Semiotics Continues to Astonish: Thomas A. Sebeok and the Doctrine of Signs*, Berlin, De Gruyter, 2011, p. 123-160.
- 49 Cf. *infra* la légende de la fig. 2 pour connaître l'autre base sur laquelle repose la solution de continuité avancée.
- 50 « La traduction d'un signe vers un autre système de signes » donne naissance à « un signe plus développé », soit un interprétant de ce premier signe. CP 4.127 et 2.228, trad. libre.
- 51 A. DE TIENNE, « Why Semiotics? A Question Requiring a Fundamental Answer for Peirce's Sake », *The American Journal of Semiotics*, vol. 31, no 3-4, p. 178, trad. libre.
- 52 Cf. N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, *op. cit.*, chap. 7 : « La correction des rendus ».

- 53 « Défendre la catégorisation ou le schème suggéré ne serait pas plaider pour sa vérité, puisqu'il n'a pas de valeur de vérité, mais seulement pour son efficacité à construire un monde et le comprendre. L'argumentation consisterait davantage à attirer l'attention sur d'importants parallèles entre la représentation iconique et la dénotation verbale, à signaler les obscurités et les confusions qui se trouvent clarifiées par cette association, à montrer comment cette organisation s'accorde avec d'autres aspects de la théorie des symboles. Dans le cas d'un système catégoriel, il faut montrer, non pas qu'il est vrai, mais ce qu'il peut faire. » *Ibid.*, p. 178.
- 54 A. NÆSS, *Interpretation and Preciseness: A Contribution to the Theory of Communication*, texte établi par A. Drengson & A. Næss, *The Selected Works of Arne Naess*, vol. 1, Dordrecht, Springer, 2005 [1953].
- 55 D. ROTHENBERG, *Is it Painful to Think? Conversations with Arne Naess*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993, p. 9, trad. libre.
- 56 Cf. C. TIERCELIN, « Le vague irréductible de la signification », chap. 2, § 69 et sq., *C. S. Peirce et le pragmatisme*, Paris, Collège de France, 2013 ; C. CHAUVIRÉ, *Peirce et la signification. Introduction à la logique du vague*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.
- 57 CP 4.344, trad. libre.
- 58 C. TIERCELIN, *C. S. Peirce et le pragmatisme, op. cit.*, chap. 2, § 76.
- 59 « Peirce fait de la généralité l'un des moments essentiels de tout processus scientifique, car si la généralité exprime l'existence d'une séquence infinie d'interprétants – à tel point que le sens d'un concept est toujours à venir [cf. CP 5.289] – alors la généralité apparaît comme "un accroissement de la précision des conceptions [se rapportant] aux choses connues" » P. THIBAUD, « Between Saying and Doing: Peirce's Propositional Space », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 33, no 2, 1997, p. 286 ; Thibaud cite CP 2.422 Fn P1 p 255, trad. libre.
- 60 P. CHIASSON, « Peirce's Logic of Vagueness » (2001), dans M. Bergman & J. Queiroz (dir.), *The Commens Encyclopedia: The Digital Encyclopedia of Peirce Studies*, nouv. éd., 2014, non paginé.
- 61 *EP II*, p. 323, trad. libre.
- 62 CP 3.93 Fn P1 p 58, trad. libre. Une proposition (un dicisigne) n'est jamais qu'« une détermination supplémentaire d'un signe déjà connu du même objet » (CP 2.320, trad. libre). Cette détermination n'est évidemment jamais finale puisqu'elle n'est qu'un maillon venu s'ajouter dans une chaîne virtuellement infinie d'interprétants. Cf. P. THIBAUD, « Between Saying and Doing: Peirce's Propositional Space », *loc. cit.*, p. 284-285.
- 63 « Toute l'aventure de la connaissance se résume dans le passage du moins déterminé vers le plus déterminé, qui repose sur l'idée même de continuité. » P. THIBAUD, « Between Saying and Doing: Peirce's Propositional Space », *loc. cit.*, p. 295, trad. libre.
- 64 M. BAKHTINE, « Remarques sur l'épistémologie des sciences humaines » (1974), *Esthétique de la création verbale*, trad. du russe par A. Aucouturier, Paris, Gallimard, 1984, p. 424.
- 65 « Aucune proposition parfaitement déterminée n'est possible. » CP 4.538, trad. libre.
- 66 Cf. *supra* note 50.
- 67 Sur la logique propositionnelle de Peirce, qui ne se réduit jamais à la linguistique mais doit être comprise en cohérence avec l'ensemble de sa sémiotique (incluant son ontologie et sa métaphysique), voir M. R. BRIOSCHI, « The Dismissal of 'Substance' and 'Being' in Peirce's Regenerated Logic », *Logic and Logical Philosophy*, vol. 32, no 2, 2023, p. 217-242 ; F. STJERNFELT, *Natural Propositions. The Actuality of Peirce's Doctrine of Dicisigns*, Boston, Docent Press, 2014.
- 68 « Le réel n'est pas tout ce qui nous arrive de penser de lui, mais ce qui reste in affecté par ce qu'on en pense. » (CP 8.12, trad. libre.) « L'existence d'une proposition dépend d'un esprit possible ou actuel, tandis que les faits sont indépendants. » R. K. ATKINS, « Peirce on facts, propositions, and the index », *Semiotica*, no 228, 2019, p. 18, trad. libre.



- 69 Cf. S. LEVESQUE, « Abduction as Regulation: An Input from Epigenetics », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 55, no 2, 2019, p. 119-137.
- 70 Cf. H. PUTNAM, « Explanation and Reference » (1973), *Philosophical Papers, Vol. II: Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 196-214.
- 71 C. S. PEIRCE, MS 284, p. 43, cité dans F. STJERNFELT, « Dicisigns. Peirce's semiotic doctrine of propositions », *Synthese*, vol. 192, no 4, 2015, p. 1026.
- 72 C. S. PEIRCE, « New Elements (Καινα στοιχεία) » (1904), *EP II*, p. 307, 310, trad. libre, italiques ajoutés. « La capacité informationnelle du signe est à la mesure de l'implication iconique. » A. ATKINS, « Peirce on the Index and the Indexical Reference », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 41, no 1, 2005, p. 184, trad. libre.
- 73 Le sens d'une proposition est à trouver dans l'information qu'elle véhicule, c'est-à-dire dans l'interprétant qu'elle met à jour en y causant une différence d'état. La part indexicale du dicisigne joue un rôle déterminant dans la production de ce sens. Peirce écrit : « l'interprétant [du dicisigne] (c'est-à-dire la représentation mentale, ou la pensée, qu'il tend à déterminer) représente la proposition comme un indice authentique d'un objet réel, indépendant de cette représentation. Car un indice implique l'existence de son objet. » CP 2.315, trad. libre. Voir aussi CP 8.313.
- 74 Sur l'indexicalité chez Peirce, voir A. ATKINS, « Peirce on the Index and the Indexical Reference », *loc. cit.* ; R. K. ATKINS, « Peirce on facts, propositions, and the index », *loc. cit.*
- 75 CP 2.320 : « Every informational sign thus involves a Fact, which is its Syntax. »
- 76 N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, *op. cit.*, p. 139.
- 77 *Ibid.*, p. 189.
- 78 « Toutes les versions vraies décrivent des mondes. » *Ibid.*, p. 166.
- 79 Cf. B. LATOUR & S. WOOLGAR, *Laboratory Life: The Construction of Scientific Facts*, Princeton, Princeton University Press, 1986 [1979], chap. 6.
- 80 Par exemple, selon Yves Gingras, dans les études des sciences et des techniques (STS), « la dynamique des échanges est devenue telle qu'il y maintenant une cacophonie de discours et d'idées qui rend difficile le repérage, la compréhension et l'évaluation des conceptions variées mises de l'avant par les différentes "écoles" ». Y. GINGRAS, « Following Scientists Through Society? Yes, but at Arm's Length! », *loc. cit.*, p. 124, trad. libre.
- 81 Sur le caractère agonistique du politique, voir A. VITIELLO, « La démocratie agonistique : entre ordre symbolique et désordre politique », *Revue du MAUSS*, no 38, p. 213-234 ; C. MOUFFE, *Agonistique. Penser politiquement le monde*, trad. de l'anglais par D. Beaulieu, Paris, Beaux-arts de Paris éditions, 2014.
- 82 « Les symboles comme les autres types de signes sont intrinsèquement vagues, leur signification est toujours indéfinie. C'est à travers l'opérateur du pouvoir que le sens des symboles est contraint. Le pouvoir canalise l'action à laquelle nous mènent les symboles. [...] À travers les opérations qu'exerce le pouvoir, la communication à l'aide des symboles est rendue possible. En communiquant dans un champ où les interprétations sont contraintes, un sens commun est possible. En encourageant certaines interprétations symboliques et en en restreignant d'autres, deux locuteurs peuvent partager du sens. [...] Néanmoins, Peirce a bien raison de décrire les signes comme intrinsèquement vagues. La plupart du temps nous utilisons des mots qui sont assez sous-déterminés, et pourtant ils font l'affaire. [...] En mobilisant le vague, l'interprétation standard peut être défiée. Et cela rend possible d'autres interprétations, qu'on peut espérer meilleures. » A. GARNAR, « Power, Action, Signs: Between Peirce and Foucault », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 42, no 3, 2006, p. 357-358, trad. libre.
- 83 L'objectivité sémiotique est à comprendre littéralement, soit comme contribuant à la formation d'un monde fait d'objets sémiotiques. L'objet au sens peircien appartenant à la catégorie de la généralité,

il est communément connu ou connaissable. Cf. J. DEELY, *Purely Objective Reality*, Berlin/New York, Mouton De Gruyter, 2009.

- 84 A. GUICHOUX, « L'indétermination démocratique de Claude Lefort : aperçu d'une réception contrastée », *Revue du MAUSS permanente*, 15 juin 2017, non paginé.
- 85 J'adapte cette idée d'après Stengers, qui parle pour sa part de « champ de manœuvres ». I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, op. cit., p. 144.
- 86 CP 2.418, trad. libre.
- 87 E. COPFERMANN, *Vers un théâtre différent*, Paris, Maspero, 1976, p. 49-50 ; cf. K. MARX, *Introduction à la critique de l'économie politique*, trad. de l'allemand par M. Husson & G. Badia, Paris, Éd. Sociales, 1972 [1859].
- 88 I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, op. cit., p. 174.
- 89 C. S. PEIRCE, « Introductory Lecture on the Study of Logic », *The Johns Hopkins University Circulars*, vol. 2, no 19, novembre 1882, p. 11, trad. libre.

